

Chansons de geste

Les chansons de geste sont des épopées – poèmes narratifs dont le fond historique est transfiguré en légende par les traditions locales et par l’imagination de leurs auteurs. Les éléments réels sont parfois mêlés de merveilleux (cf. Obéron dans *Huon de Bordeaux*; roi des Tafurs dans *La Chanson de Jérusalem*; ou *La Chanson d’Antioche*). Les personnages historiques vont de Clovis (486) à Charles le Chauve (9^e siècle). Le plus souvent ils sont choisis à l’époque de Charlemagne et de Louis le Débonnaire (770–840). La période d’éclat, qui se situe entre 1050 et 1150, nous a légué plus d’une centaine de chansons d’une longueur allant de 1.000 à 20.000 vers. Le vers préféré est le décasyllabe, sauf une chanson en octosyllabes (*Gormond et Isembard*) et une en alexandrins (*Le Pèlerinage de Charlemagne*). La forme strophique est celle de la laisse ou couplet – strophe variable de 5 à 150 vers assonancés (p.ex.: *La Chanson de Roland* comporte 4002 vers groupés en 300 laisses). Les chansons sont psalmodiées avec l’accompagnement de la vielle ou de la rote devant un public varié – châteaux, places publiques – à l’occasion des fêtes ou des tournois. La récitation chantée est attestée par le refrain AOI de *La Chanson de Roland*.

La Chanson de Roland (milieu du 11^e siècle)

Le texte du manuscrit d’Oxford est rédigé en dialecte anglo-normand. Le fond historique de la chanson est la défaite de l’arrière-garde de l’armée franque au retour de son expédition en Espagne en 778. L’intervention de Charlemagne contre Saragosse eut pour origine les dissensions entre l’émirat de Cordoue et le gouverneur de Saragosse Hussein. Ce dernier invita Charlemagne comme allié, mais au moment où l’armée franque se présenta, il changea d’avis. Le siège de la ville fut un échec et les Francs durent rebrousser chemin. La défaite de l’arrière-garde fut infligée par les milices basques, chrétiennes. Ce fait historique est altéré conformément à l’idéologie et l’esprit des croisades que la seconde moitié du 11^e siècle est en train d’enviesager (la première sera celle de 1096) : l’ennemi, ce sont les Maures; et les combats prennent la grandeur épique de la lutte entre la chrétienté et l’islam. *La Chanson de Roland* maîtrise la complexité du récit en introduisant des parallélismes (le conseil des barons qui désigne Ganelon comme messenger est analogue à celui qui désigne Roland au commandement de l’arrière-garde) et des oppositions (Ganelon / Roland). La grandeur épique résulte non seulement de l’hyperbolisation (Charlemagne a « deux cents ans et plus »), mais s’inscrit aussi dans les caractéristiques des personnages (épithètes) et de leurs attributs (cor, cheval, épée). Le poème n’oublie pas la psychologie : la trahison de Ganelon est motivée par l’honneur outragé et par la fine rhétorique de Marsile; la fierté de Roland se heurte à l’ironie de son ami Olivier. L’histoire s’articule en 4 parties : 1) La trahison de Ganelon : Ganelon, beau-frère de Charlemagne et beau-père de Roland, est manipulé par Marsile qui feint la soumission pour inciter Charlemagne à lever le siège. L’armée franque retourne en France. Ganelon obtient que l’arrière-garde soit confiée

à Roland, alors qu'il sait que Marsile va l'attaquer (laissez 1 à 79); 2) La bataille de Roncevaux : Roland et son compagnon Olivier meurent en héros, submergés par la supériorité numérique de l'armée de Marsile (80 à 176); 3) La vengeance de Charlemagne sur les Sarrasins (177 à 266); 4) Le jugement de Ganelon: au retour, à Aix-la-Chapelle, Charlemagne fait juger Ganelon et la condamnation est confirmée par le duel qui rend manifeste la volonté de Dieu. Ganelon meurt écartelé et sa famille est exterminée (laissez 267 à 291). Charlemagne, fatigué, est abordé par l'archange Gabriel qui lui ordonne d'aller secourir le roi Vivien contre les musulmans.

I.

Carles li reis, nostre emperere magnes,
Set anz tuz pleins ad estet en Espagne :
Tresqu'en la mer cunquist la tere altaigne.
N'i ad castel ki devant lui remaigne ;
Mur ne citet n'i est remés a fraindre,
Fors Sarraguce, ki est en une muntaigne.
Li reis Marsilie la tient, ki Deu nen aimet ;
Mahumet sert e Apollin reclimet :
Nes poet garder que mals ne l'i ataignet. AOI.

Le roi Charles, notre empereur, le Grand, sept ans tout pleins est resté dans l'Espagne : jusqu'à la mer il a conquis la terre hautaine. Plus un château qui devant lui résiste, plus une muraille à forcer, plus une cité, hormis Saragosse, qui est dans une montagne. Le roi Marsile la tient, qui n'aime pas Dieu. C'est Mahomet qu'il sert, Apollin qu'il prie. Il ne peut pas s'en garder : le malheur l'atteindra.

II.

Li reis Marsilie esteit en Sarraguce.
Alez en est en un verger suz l'umbre.
Sur un perrun de marbre bloi se culchet ;
Envirun lui plus de vint milie humes.
Il en apelet e ses dux e ses cuntres :
« Oez, seignurs, quel pecchet nus encumbret :
Li empereres Carles de France dulce
En cest país nos est venuz cunfundre.
Jo nen ai ost qui bataille li dunne,
Ne n'ai tel gent ki la sue derumpet.
Cunseillez mei cume mi savie hume,

Si me guarisez e de mort et de hunte ! »
 N'i ad paien ki un sul mot respundet,
 Fors Blancandrins de Castel de Valfunde.

Le roi Marsile est à Saragosse. Il s'en est allé dans un verger, sous l'ombre. Sur un perron de marbre bleu il se couche ; autour de lui, ils sont plus de vingt mille. Il appelle et ses ducs et ses comtes : « Entendez, seigneurs, quel fléau nous frappe. L'empereur Charles de douce France est venu dans ce pays pour nous confondre. Je n'ai point d'armée qui lui donne la bataille ; ma gent n'est pas de force à rompre la sienne. Conseillez-moi, vous, mes hommes sages, et gardez-moi et de mort et de honte ! » Il n'est païen qui réponde un seul mot, sinon Blancandrin, du château de Val-Fonde.

III.

Blancandrins fut des plus saives paiens ;
 De vasselage fut asez chevaler,
 Prozdom i out pur sun seignur aider,
 E dist al rei : « Ore ne vus esmaiez !
 Mandez Carlun, a l'orguillus e al fier,
 Fedeilz servises e mult granz amistez.
 Vos li durrez urs e leons e chens,
 Set cenx camelz e mil hosturs muers,
 D'or e d'argent. IIII.C. muls chargez,
 Cinquante carre qu'en ferat carier :
 Ben en purrat luer ses soldeiers.
 En ceste tere ad asez osteiet ;
 En France, ad Ais, s'en deit ben repaier.
 Vos le sivrez a la feste seint Michel,
 Si recevrez la lei de chrestiens,
 Serez ses hom par honur e par ben.
 S'en volt ostages, e vos l'en enveiez,
 U dis u vint pur lui afiancer.
 Enveius i les filz de noz muillers :
 Par num d'ocire i enveierai le men.
 Asez est melz qu'il i perdent lé chefs
 Que nus perduns l'onur ne la deintet,
 Ne nus seiuns cunduiz a mendeier ! » AOI.

Entre les païens Blancandrin était sage : par sa vaillance, bon chevalier ; par sa prud'homie, bon conseiller de son seigneur. Il dit au roi : « Ne vous effrayez pas ! Mandez à Charles,

à l'orgueilleux, au fier, des paroles de fidèle service et de très grande amitié. Vous lui donnerez des ours et des lions et des chiens, sept cents chameaux et mille autours sortis de mue, quatre cents mulets d'or et d'argent chargés, cinquante chars dont on formera un charroi : il en pourra largement payer ses soudoyers. Mandez-lui qu'en cette terre assez longtemps il guerroya ; qu'en France, à Aix, il devrait bien s'en retourner ; que vous l'y suivrez à la fête de saint Michel ; que vous y recevrez la loi des chrétiens ; que vous deviendrez son vassal en tout honneur et tout bien. Veut-il des otages, or bien, envoyez-en, ou dix ou vingt, pour le mettre en confiance. Envoyons-y les fils de nos femmes : dût-il périr, j'y enverrai le mien. Bien mieux vaut qu'ils y perdent leurs têtes et que nous ne perdions pas, nous, franchise et seigneurie, et ne soyons pas conduits à mendier. »

IV.

Dist Blancandrins : « Par ceste meie destre
E par la barbe ki al piz me ventelet,
L'ost des Franceis verrez sempres desfere.
Francs s'en irunt en France, la lur tere.
Quant cascuns ert a sun meilllor repaire,
Carles serat ad Ais, a sa capele,
A saint Michel tendrat mult halte feste.
Vendrat li jurz, si passerat li termes,
N'orrat de nos paroles ne nuveles.
Li reis est fiers e sis curages pesmes :
De nos ostages ferat trecher les testes.
Asez est mielz qu'il i perdent les testes
Que nus perduns clere Espagne, la bele,
Ne nus aiuns les mals ne les suffraites ! »
Dient paien : « Issi poet il ben estre ! »

Blancandrin dit : « Par cette mienne dextre, et par la barbe qui flotte au vent sur ma poitrine, sur l'heure vous verrez l'armée des Français se défaire. Les Francs s'en iront en France : c'est leur pays. Quand ils seront rentrés chacun dans son plus cher domaine, et Charles dans Aix, sa chapelle, il tiendra, à la Saint-Michel, une très haute cour. La fête viendra, le terme passera : le roi n'entendra de nous sonner mot ni nouvelle. Il est orgueilleux et son cœur est cruel : de nos otages il fera trancher les têtes. Bien mieux vaut qu'ils y perdent leurs têtes, et que nous ne perdions pas, nous, claire Espagne la belle, et que nous n'endurions pas les maux et la détresse ! » Les païens disent : « Peut-être il dit vrai ! »

V.

Li reis Marsilie out sun cunseill finet,
Sin apelat Clarin de Balaguet,

Estamarin e Eudropin, sun per,
 E Priamun e Guarlan le barbet
 E Machiner e sun uncle, Maheu
 E Joüner e Malbien d'ultremer
 E Blancandrins, por la raisun cunter.
 Des plus feluns dis en ad apelez :
 « Seignurs baruns, a Carlemagnes irez.
 Il est al siege a Cordres la citet.
 Branches d'olives en voz mains porterez,
 Ço senefiet pais e humilitet.
 Par voz saveirs sem puez acorder,
 Jo vos durrai or e argent asez,
 Teres e fiez tant cum vos en vuldrez. »
 Dient paien : « De ço avun nus asez ! » AOI.

Le roi Marsile a tenu son conseil. Il appela Clarin de Balaguer, Estamarin et son pair Eudropin, et Priamon et Guarlan le barbu, et Machiner et son oncle Maheu, et Joüner et Malbien d'outre-mer, et Blancandrin, pour leur dire sa pensée ; des plus félons, il en a pris dix à part : « Vers Charlemagne, seigneurs barons, vous irez. Il est devant la cité de Cordres, qu'il assiège. Vous porterez en vos mains des branches d'olivier, ce qui signifie paix et humilité. Si par adresse vous pouvez trouver pour moi un accord, je vous donnerai de l'or et de l'argent en masse, des terres et des fiefs tant que vous en voudrez. » Les païens disent : « C'est nous combler ! »

VI.

Li reis Marsilie out finet sun cunseill,
 Dist a ses humes : « Seignurs, vos en ireiz.
 Branches d'olive en voz mains portereiz,
 Si me direz a Carlemagne le rei
 Pur le soen Deu qu'il ait mercit de mei.
 Ja einz ne verrat passer cest premer meis
 Que jel sivrai od mil de mes fedeilz,
 Si recevrai la chrestiene lei,
 Serai ses hom par amur e par feid.
 S'il voelt ostages, il en avrat par veir. »
 Dist Blancandrins : « Mult bon plait en avreiz. » AOI.

Le roi Marsile a tenu son conseil. Il dit à ses hommes : « Seigneurs, vous irez. Vous porterez des branches d'olivier en vos mains, et vous me direz au roi Charlemagne qu'au nom de son Dieu il me fasse merci ; qu'il ne verra point ce premier mois passer que je ne l'aie rejoint avec

mille de mes fidèles ; que je recevrai la loi chrétienne et deviendrai son homme en tout amour et toute foi. Veut-il des otages, en vérité, il en aura. » Blancandrin dit : « Par là vous obtiendrez un bon accord. »

VII.

Dis blanches mules fist amener Marsilies,
Que li tramist li reis de Suatilie.
Li frein sunt d'or, les seles d'argent mises.
Cil sunt muntez ki le message firent,
Enz en lur mains portent branches d'olive.
Vindrent a Charles, ki France ad en baillie :
Nes poet garder que alques ne l'engignent. AOI.

Marsile fit amener dix mules blanches, que lui avait envoyées le roi de Suatille. Leurs freins sont d'or ; les selles serties d'argent. Les messagers montent ; en leurs mains ils portent des branches d'olivier. Ils s'en vinrent vers Charles, qui tient France en sa baillie. Charles ne peut s'en garder : ils le tromperont.

Le moment décisif : l'arrière-garde de l'armée franque va être attaquée par une armée supérieure en nombre. Olivier conseille à Roland de sonner du cor pour appeler Charlemagne à l'aide. Roland refuse. La narration avance par répétitions successives – une technique que caractéristique du style épique destiné à l'audition publique.

(...)

LXXXIII. Olivier dit : « Les païens sont en force ; et nos Français, ce me semble, sont bien peu ! Compagnon Roland, sonnez de votre cor ; Charles l'entendra et l'armée reviendra. » Roland répond : « J'agisrais comme un fou ! En douce France j'en perdrais mon renom. Je vais frapper, de Durendal, de grands coups ; sanglante en sera la lame jusqu'à l'or du pommeau. Pour leur malheur les félons païens sont venus à ces ports : je vous le jure, tous sont frappés de mort ».

LXXXIV. « Compagnon Roland, sonnez votre olifant : Charles l'entendra et fera retourner l'armée ; il nous secourra, avec son baronnage. » Roland répond : « Au Seigneur Dieu ne plaise que pour moi mes parents soient blâmés, ni que France la douce tombe en déshonneur ! Mais je frapperai de Durendal, ma bonne

épée que j'ai ceinte au côté : vous en verrez la lame ensanglantée. Pour leur malheur les félons païens se sont ici rassemblés : je vous le jure, ils sont tous livrés à la mort ».

LXXXV. « Compagnon Roland, sonnez votre olifant : Charles l'entendra, qui passe les ports. Je vous le jure, les Français reviendront. – À Dieu ne plaise, répond Roland, qu'il soit dit par homme vivant que pour des païens j'aie sonné du cor ! Jamais mes parents n'en auront le reproche. Quand je serai dans la grande bataille, et que je frapperai mille coups et sept cents, de Durendal vous verrez l'acier sanglant. Les Français sont braves et frapperont vaillamment : ceux d'Espagne ne sauraient échapper à la mort. »

LXXXVI. Olivier dit : « Je ne sais où serait le blâme. J'ai vu les Sarrasins d'Espagne : couvertes en sont les vallées et les montagnes et les landes et toutes les plaines. Grandes sont les armées de cette gent étrangère et nous n'avons qu'une bien faible troupe. » Roland répond : « Mon ardeur s'en augmente. Ne plaise au Seigneur Dieu ni à ses anges que pour moi France perde sa valeur ! Mieux vaut mourir que tomber dans la honte. C'est que nous frappons bien que l'empereur nous préfère. »

LXXXVII. Roland est preux et Olivier est sage. Tous deux ont une merveilleuse vaillance : puisqu'ils sont à cheval et en armes, même pour la mort ils n'esquiveront pas la bataille. Braves sont les comtes et leurs paroles hautes. Les païens félons chevauchent en grande fureur. Olivier dit : « Roland, voyez leur nombre : ceux-ci sont près de nous, mais Charles est trop loin. Votre olifant, vous n'avez pas daigné le sonner ; le roi serait ici et nous n'aurions pas de dommage. Regardez là-haut, vers les ports d'Espagne : vous pouvez voir bien triste arrière-garde. Qui fait celle-ci, jamais n'en fera d'autre. » Roland répond : « Ne dites pas un tel outrage ! Maudit soit le cœur qui, dans la poitrine, se relâche ! Nous tiendrons ferme, sur place. C'est de nous que viendront les coups et les combats. »

LXXXVIII. – Quand Roland voit qu'il y aura bataille, il se fait plus fier que lion ou léopard. Il s'adresse aux Français, il appelle Olivier : « Sire compagnon, ami, n'en parlez plus ! L'empereur, qui nous laissa les Français, a mis à part ces vingt mille hommes, sachant qu'il n'y avait pas un couard. Pour son seigneur on doit souffrir de grands maux et endurer le grand froid, le grand chaud ; on doit perdre du sang et de la chair. Frappe de ta lance et moi de Durendal, ma bonne

épée que le roi me donna. Si je meurs, il pourra dire, celui qui l'aura, qu'elle fut à un noble vassal. »

LXXXIX. D'autre part est l'archevêque Turpin. Il éperonne son cheval et monte sur une terre. Il appelle les Français et leur adresse un sermon : « Seigneurs barons, Charles nous a laissés ici : pour notre roi nous devons bien mourir. Aidez à soutenir la Chrétienté ! Vous aurez bataille, vous en êtes bien sûrs, car de vos yeux vous voyez les Sarrasins. Battez votre coulpe et demandez à Dieu merci ; je vous absoudrai pour sauver vos âmes. Si vous mourez, vous serez de saints martyrs, vous aurez des sièges dans le grand paradis. » Les Français descendent de cheval, s'agenouillent à terre, et l'archevêque, au nom de Dieu, les bénit : pour pénitence il leur commande de frapper.

La mort d'Olivier : combat désespéré et scène d'adieu où le réalisme de la description s'allie à une psychologie discrète.

CXLVII

Oliver sent qu'il est a mort nasfret.
De lui venger ja mais ne li ert sez.
En la grant presse or i fiert cume ber,
Trenchet cez hanstes e cez escuz buclers
E piez e poinz e seles e costez.
Ki lui veïst Sarrazins desmembrer,
Un mort sur altre geter,
De bon vassal li poüst remebrer.
L'enseigne Carle n'i volt mie oublier :
« Munjoie ! » escriet e haltement e cler.
Rollant apelet, sun ami e sun per :
« Sire cumpaign, a mei car vus justez !
A grant dulor ermes hoi desevez. »

Olivier sent qu'il est blessé à mort. Jamais il ne saurait assez se venger. En pleine mêlée, maintenant il frappe comme un baron. Il tranche les épieux et les boucliers et les pieds et les poings et les selles et les poitrines. Qui l'aurait vu démembrer les Sarrasins, abattre un mort sur un autre, pourrait se souvenir d'un bon vassal. Il n'oublie pas le cri de guerre de Charles : « Monjoie! »,

crie-t-il, à voix haute et claire. Il appelle Roland, son ami, son pair : « Sire compagnon, venez donc près de moi : à grande douleur nous serons aujourd'hui séparés. »

CXLVIII

Rollant regardet Oliver al visage :
 Teint fut e pers, desculeret e pale.
 Li sancs tuz clers par mi le cors li raiet ,
 Encuntre tere en cheent les esclaces.
 « Deus ! » dist li quens, « or ne sai jo que face.
 Sire cumpainz, mar fut vostre barnage !
 Jamais n'iert hume ki tun cors cuntrevaillet.
 E ! France dulce, cun hoi remendras guaste
 De bons vassals, cunfundue e desfaite !
 Li emperere en avrat grant damage. »
 A icest mot sur sun cheval se pasmet.

Roland regarde Olivier au visage : il est blême et livide, décoloré et pâle. Le sang coule tout clair par le milieu du corps : sur la terre tombent les caillots. « Dieu ! dit le comte, je ne sais plus que faire. Sire compagnon, votre vaillance fut votre malheur ! Jamais il n'y aura homme d'aussi grande valeur.